CHAPITRE II

LES HOMMES DE GUERRE (1).

I. Soldats et généraux. — Roumiantsof. — Kamienski. — Repnine. — Panine. — Vices et vertus militaires. — II. Souvorof. — Un émule de Turenne. — Comédie ou folie? — L'homme de guerre, le courtisan, le père. — La *Souvorotchka*. — En Crimée et en Italie. — Masséna et Moreau. — III. Les généraux étrangers. — Une recrue manquée. — Bonaparte. — Le dernier des grands *condottieri*. — Le comte de Nassau-Siegen. — IV. La marine russe. — Catherine à Cronstadt. — Une revue navale désastreuse. — Le grand amiral Galitzine. — Spiridof. — Les amiraux anglais. — Elphinstone, Dugdale et Greigh. — Le premier des grands hommes de mer russes. — Tchitchagof. — Encore un étranger. — Ribas.

I

— Comment avez-vous fait pour vaincre Frédéric II? demandait un jour Catherine à Saltykof.

— Moi, *matouchka?* répondait le héros de Kunersdorf en

(1) *Archive russe*, a. 1874, 1876, 1878; *Archives du Sénat de l'Empire*, publiées en 1869; marquis D'ARAGON, *Le prince de Nassau-Siegen*, Paris, 1893; *Biographie de Souvorof* dans l' « Antiquité russe », XIV; BERNHARDI, *Vermischte Schriften;* BOGDANOVITCH, *Les campagnes de Roumiantsof, Patiomkine et Souvorof*, Pétersbourg, 1852; BRÜCKNER, *Guerre russo-suédoise;* CASTELNAU, *Essai sur l'Histoire de la nouvelle Russie;* CHOUBINSKI, *Esquisses historiques;* CHRAPOWICKI, *Journal; Correspondance politique* aux Archives du Ministère des affaires étrangères; *Correspondance de Catherine avec Patiomkine*, dans le « Recueil de la Société d'histoire russe », XVII; *Correspondance de Souvorof*, dans l' « Archive russe », 1866; DANGEAU, *Journal;* GOLOVATCHEF, *La flotte russe dans la guerre avec la Suède;* GROT, *Souvenirs sur Dierjavine; Journal de Bobrinski*, dans l' « Archive russe », 1877; KLEINSCHMIDT, *Russlands Geschichte und Politik;* LEBEDIEF, *Les comtes Panine;* MASLOVSKI, *Écrits de Souvorof, de Patiomkine et de Roumiantsof*, Pétersbourg, 1793; *Mémoires de Roger de Damas, de Langeron* (inédits), *de Rounitch, de Ségur;* PETROUCHEVSKI, *Biographie de Souvorof;* SOKOLOF, *Campagnes de l'Archipel* dans les « Mémoires du département hydrographique », VII; SOSONOVITCH, *Biographie de Roumiantsof*, Moscou, 1893; *Souvenirs et anecdotes*, hist. dans l' « Antiquité russe », X; TCHITCHAGOF, *Biographie de Roumiantsof*, Péterbourg, 1849; ZINKEISEN, *Geschichte des Osmanichen Reichs.*

simulant un grand étonnement. Ce n'est pas moi; ce sont vos petits soldats.

Sans faire d'injustice à personne, si ce n'est peut-être à Souvorof, cette boutade du vieux soldat pourrait, elle aussi, être appliquée à toute l'histoire militaire du règne de Catherine, si rempli pourtant de gloire. Le grand Roumiantsof, lui-même, n'est qu'une capacité contestée et contestable. Le célèbre feld-maréchal eut pour père un simple soldat aux gardes, que Pierre Ier récompensa pour un service exceptionnel en lui faisant épouser une de ses maîtresses. La récompense valait le service. Ce premier des Roumiantsof connus avait été chargé de découvrir et de ramener en Russie le malheureux Alexis. Il s'empara du fugitif à Naples et le conduisit sous la hache du bourreau. Un demi-siècle plus tard, Alexis Orlof devait s'illustrer par un exploit analogue. Sombre est l'origine de la plupart des grandes fortunes et des grandes illustrations de la Russie d'alors! La mère du futur vainqueur de Kagoul survécut quarante ans à son mari et demeura jusqu'en 1788 à Saint-Pétersbourg comme un monument vivant du grand règne dont Catherine s'appliquait à continuer la tradition. Elle mourut nonagénaire dans cette ville, dont elle avait vu poser la première pierre. Conservant toute la présence et toute la vivacité de son esprit, elle évoquait des souvenirs qui ressemblaient à des rêves : le dîner de Louis XIV, auquel elle avait assisté ; la toilette de madame de Maintenon, dont chaque détail l'avait frappé ; sa visite dans le camp de Marlborough et les attentions dont elle avait été l'objet à Londres de la part de la reine Anne. Elle parlait aussi de celles dont le grand tsar l'avait honorée et montrait volontiers qu'elle ne s'y était pas montrée insensible.

Né en 1725, Pierre Roumiantsof passa pour un fils posthume du monarque. Capitaine à dix-neuf ans, il commanda la réserve de l'armée victorieuse à Gross-Jaegerndorf et le centre de celle qui triompha à Kunersdorf. Quinze ans après, le 21 juillet 1774, il signait sur un tambour la paix ds Koutchouk-Kainardji. Catherine lui prépara à Moscou une réception digne

de tant de succès, digne aussi de sa propre imagination éprise de grandiose ; elle voulut le rencontrer sous un arc de triomphe d'où, sans descendre de cheval, il marcherait à son côté jusqu'au Kremlin. D'humeur timide et farouche, il se refusa à cette apothéose ; elle lui en fit agréer l'équivalent sous une forme moins théâtrale : il eut le surnom honorifique de *Zadounaïski* (d'au delà du Danube), l'ordre de Saint-André, une épée d'honneur garnie de diamants, un bâton de maréchal orné de même, un chapeau couronné de laurier, et des paysans par milliers et des roubles par millions. Hélas ! quelques années après, l'objet de tant d'honneurs et tant de largesses n'était plus qu'une lamentable épave flottant à la dérive dans l'orageux tourbillon où surnageait la fortune d'un Patiomkine. Au moment de la déclaration de la seconde guerre turque le vainqueur de Kagoul reçoit bien un commandement, mais Patiomkine s'arrange de façon qu'il ne puisse en tirer aucun parti ; il lui refuse troupes, vivres, munitions et occasions de combattre. Une partie de la correspondance échangée entre les deux généraux pendant cette campagne a été récemment publiée. On s'en est servi pour établir que Roumiantsof reconnaissait la supériorité de son rival. Elle prouve tout au plus qu'en dépit de ses affectations de sauvagerie, il savait être bon courtisan. Ses lettres sont plus que courtoises, elles sont tendres ; celles de Patiomkine sont pleines de déférence apparente, mais vides d'égard réel pour la situation du vieux soldat. A un moment, celui-ci semble admettre, il est vrai, qu'il faut un homme comme le favori de Catherine pour conduire une campagne dans un pays comme celui où sa fantaisie a transporté le théâtre de la guerre, et où lui, Roumiantsof, se fait l'effet « d'un roseau secoué par les vents dans un désert ». En 1789, las de commander une armée imaginaire contre un ennemi introuvable, incapable de sortir du cercle où on l'a enfermé par quelque improvisation hardie où se serait révélé son génie, il demande un congé qui lui est lestement accordé, se retire dans son domaine de Tachane, en Ukraine, s'y bâtit un château qui ressemble à une forteresse, s'y enferme dans

une chambre qu'il ne quitte presque jamais et où il ne reçoit presque personne, fait mine de ne pas reconnaître ses propres enfants, qu'il laisse dans la misère, et y meurt en 1796, survivant de quelques jours seulement à Catherine. Il passe pourtant pour avoir inspiré encore en 1794 la campagne rapide de Souvorof, couronnée par la prise de Varsovie. Soldat victorieux, mais victorieux contre les Turcs seuls, peut-être lui manqua-t-il un autre théâtre pour développer des qualités de stratège, que ses opérations sur le Danube n'ont pu mettre suffisamment en lumière (1).

En lui donnant Souvorof, alors qu'elle négligeait d'utiliser Roumiantsof, la fortune fit preuve une fois de plus envers Catherine d'une prodigalité dont son histoire offre tant d'exemples. Et le futur prince d'Italie fut lui-même longtemps tenu à l'écart. En attendant, dans les rangs de ses beaux régiments de la garde où elle découvrait aisément des favoris, Catherine eut quelque peine à trouver des commandants d'armée. Elle trouva un Kamienski, brute sauvage, mordant ses hommes à la manœuvre et leur emportant des morceaux de chair avec ses dents, faisant déshabiller ses prisonniers par trente degrés de froid et ordonnant de les inonder d'eau jusqu'à congélation parfaite (2) ; triste héros qui eut plus tard un commandement en chef devant Napoléon et n'y brilla guère. Elle trouva Repnine, soldat plus heureux qu'habile, diplomate vénal, débauché et vaniteux, se dédommageant du rôle subalterne qui lui échoit sur les champs de bataille par ses allures de satrape sur le pavé de Varsovie, n'y servant guère, comme ailleurs, que sa propre fortune et ses passions, mais s'y faisant payer par tout le monde, prenant les roubles de Catherine, les ducats de Stanislas-Auguste et les faveurs de la princesse Czartoryska. Au congrès de Teschen (1778) où il figure comme plénipotentiaire, le baron de Breteuil arrive à désarmer son hostilité, en

(1) Pour l'appréciation des talents militaires de Roumiantsof, voy. BERNHARDI, *Vermischte Schriften*, t. I, p. 74 et suiv. ; ROUNITCH, *Rousskaia Starina*, t. II, p. 129 ; LANGERON, *Mémoires*.

(2) LANGERON, *Mémoires*.

faisant disparaître de sa table une vaisselle de vermeil dont Repnine s'avise d'être jaloux. Homme d'éducation, d'ailleurs, et de bonnes manières, avec un vernis de littérature qui le rend correspondant de Voltaire et de Diderot (1), avec une pointe de libéralisme qui le fait membre d'une loge maçonnique : le vrai Russe demi-civilisé d'une époque de transition.

Panine, le frère du ministre, que Catherine fut heureuse de ravoir en 1774 contre Pougatchof après en avoir fait bon marché pour plaire au bel Orlof, était au moins un homme de caractère. A Moscou, au milieu de l'affolement général provoqué par l'approche du terrible *samozvaniets*, il fut à peu près seul à conserver son sang-froid avec une attitude digne d'un héros de l'antiquité. A ceux qui, avant qu'il eût reçu son commandement lui demandaient ce qu'il y avait à faire, il répondait, impassible : « Mourir ! » Les lettres écrites par lui à son frère pendant ces jours d'épreuve sont un beau monument de grandeur d'âme et de généreux dévouement à la patrie. On ne saurait le méconnaître, chez la plupart de ces hommes, enfants d'une société en voie de formation et « corrompue avant d'être mûre », ainsi qu'on s'est plu à le dire non sans une apparence de raison, l'amour du patrimoine commun, la foi en sa destinée et l'esprit d'immolation au bénéfice de sa grandeur, paraissent en même temps avec une intensité qu'on n'a guère chance de rencontrer ailleurs à la même époque. Ils sont grossiers et féroces souvent, vils parfois, mais ils aiment leur Russie, et, du général au soldat, ils la servent sans réticence et sans réserve, donnant leur peine, donnant leur sang, donnant surtout, ce qui est plus rare, donnant toujours et partout l'obéissance entière, aveugle, à la consigne, la fidélité absolue, invariable, au drapeau. L'histoire ne connaît pas de traître parmi ceux que Catherine envoie à la mort dans des pays perdus, sous des chefs de hasard, et Patiomkine lui-même, le général indolent et fantaisiste, n'y trouve pas d'indisciplinés.

Quand Pougatchof, vaincu, est amené devant Panine, les fers

(1) Cette correspondance a brûlé en 1812, au passage des Français.

aux pieds, les mains liées derrière le dos, celui-ci l'interroge :

— Comment as-tu osé me faire la guerre?

— *Batiouchka*, je l'ai bien faite à l'Impératrice elle-même!

Un rugissement, un bond de tigre, et voici le général aux prises avec son prisonnier, le souffletant à tour de bras et lui arrachant des poils de sa barbe. Le trait est bien d'un Asiatique à demi sauvage encore, qui le lendemain, oubliant sa colère, donnera au captif ainsi maltraité le nom familier et caressant de *Iemelka* (diminutif d'Émilien) et lui dira d'avoir foi en la clémence de l'Impératrice. Le même homme se montre parfaitement susceptible de noblesse de cœur et même de générosité. Trois ans plus tôt, en 1771, les autorités de Moscou se refusant à faire figurer une escorte militaire derrière le cercueil de Saltykof, le héros de la guerre de Sept ans, tombé en disgrâce avant sa mort, Panine revêt son uniforme de parade, prend place sur la tombe de son ancien compagnon d'armes et déclare qu'il y restera en faction jusqu'à ce que l'on se soit décidé à le relever par le piquet d'honneur auquel a droit le défunt.

Le mérite de la défaite et de la capture de Pougatchof a été d'ailleurs attribué, et avec justice, ce me semble, à un de ses subordonnés. Mais celui-ci s'appelait Michelsohn, et n'eut guère que l'oubli pour récompense.

II

Avec Souvorof apparaît au rang des chefs militaires illustrés sous le règne de Catherine un type plus compliqué. Par son origine suédoise, celui-ci a racine dans le vieux sol cultivé de l'Europe occidentale; par sa première jeunesse, passée dans la maison de son grand-père, archiprêtre (*protoieret*) de l'église de Blagoviechtchensk au Kremlin, il a pris contact avec le mysticisme religieux de la Russie orthodoxe; par les com-